



Médiathèque Valais St-Maurice

Olivier Barrot

Mardi 29 mars 2022

12h30-13h30

Olivier Barrot, né en 1948 à Boulogne-Billancourt est un acteur de la vie culturelle et littéraire française, toujours en chemin, du cinéma à la télévision, de la chronique au livre.

Dès l'enfance, Olivier Barrot côtoie les grands noms du cinéma ; il est le fils de Jean-Pierre Barrot, né Bloch, résistant et journaliste, fondateur, en 1943, de la revue cinématographique clandestine **L'Ecran Français**.

Diplômé de l'Institut d'études théâtrales de Paris III, il soutient en 1975 une thèse de doctorat ès-lettres anglaises en histoire de l'art, sur le cinéma documentaire britannique.

Son parcours professionnel commence en 1979 par un poste d'animateur culturel chargé du cinéma à la Maison de la Culture de Créteil. Il a ensuite été responsable de la **Semaine de la critique** du **Festival de Cannes**. Il a même été acteur dans plusieurs films. Il s'est ensuite partagé entre la production télévisuelle et l'édition, conseiller littéraire chez **Calmann Lévy** puis **Lattès**. Il tient également des chroniques régulières consacrées au livre ou au voyage, une autre de ses passions, dans **Le Monde**.

De 1991 à 2018, il présente et produit l'émission quotidienne « Un livre, un jour ». En 2009, débute l'émission hebdomadaire « Un livre toujours ». Il a aussi été producteur de nombreux magazines sur France Inter, France Culture, France Musique.

Maître de conférence à l'Institut d'études politiques de Paris, il enseigne le cinéma et le théâtre à l'Université de Montréal, et la littérature à l'Université de New York à "La maison Française" où il invite chaque mois un écrivain. Sur les planches du Théâtre du Rond Point, puis du Théâtre du Palais Royal puis du Théâtre du Vieux Colombier, puis au Studio Théâtre de la Comédie Française, Olivier Barrot reçoit de grands comédiens dont il retrace la carrière.

Passionné de voyages, Olivier Barrot parcourt le monde et retranscrit ses émotions. Ainsi est-il l'auteur d'une cinquantaine d'ouvrages sur la littérature, le théâtre, le cinéma. Il écrit en collaboration, avec **Jean d'Ormesson** une *Histoire de la littérature française*, avec **Philippe Labro** *Lettres d'Amérique*, sur le roman américain, avec **Bernard Rapp** *Lettres anglaises*, ou seul.

Parmi les ouvrages les plus récents, publiés en 2012, *Je ne suis pas là (3)* (La Table ronde) ; *Le Fils perdu* (Gallimard) ; *La Revue blanche*, (coauteur: Pascal Ory) (La Table ronde) ; *Tout feu, tout flamme (Cahiers* du cinéma) ; *Transports peu communs*, (coauteur: Alain Bouldouyre) (La Table ronde, 2013) ; *Un livre un jour, un livre toujours* (La Martinière, 2014). Publiés chez Gallimard, *Mitteleuropa*, (2015) ; *United States*, (2017) ; *Boréales*, (2019) ; *Les voyages de Feininger*, (2021)

LES VOYAGES DE FEININGER (2021)

« *Printemps 1969, colline de Chaillot chère à Giraudoux le germaniste. Je m'achemine vers les musées d'Art moderne de l'avenue du Président-Wilson, où se tient, dans les deux bâtiments édifiés en 1937 pour l'Exposition universelle, la rétrospective anniversaire des 50 ans du Bauhaus. Davantage qu'un choc : un ébranlement, dont je n'ai connu que trois équivalents, la découverte des films de Bergman l'écoute des Impromptus de Schubert, la lecture des romans de Modiano.*

L'entreprise-Gropius, une ambition globale touchant toutes les disciplines et toutes les techniques, une usine aussi bien qu'un atelier, une réunion sans égale d'enseignants artistes d'exception. Le Bauhaus, c'est comme le TNP : l'aboutissement empirique d'une approche théorique, le recrutement de pédagogues artistes d'excellence éprouvés ou point encore, « la coexistence étroite, typiquement allemande, de la pensée pure et de la substance concrète », ainsi que l'a noté Andreas Feininger, photographe, fils de son père. »

« Eblouissement devant cette géométrie cubiste à la fois abstraite et figurative, pour moi « comme jamais encore vue », selon le mot de Valéry justement gravé au fronton du Paris de Chaillot. Son auteur : Lyonel Feininger. C'est à lui, entre autres possibles parmi ses collaborateurs, que Gropius a donc offert la charge de symboliser l'ambition et le style de l'entreprise Bauhaus, rappel de l'élan spirituel collectif qui, au Moyen Âge, lançait vers le ciel les monuments de la foi. »

Olivier Barrot se décide alors à se mettre en route. Promenade littéraire qui le conduit sur les traces de Lyonel Feininger, un des plus grands peintres américains du XX^{ème} siècle. Membre du Bauhaus de 1919 à 1933, où il dirigea, d'abord à Weimar, puis à Dessau, la classe de gravure et l'atelier d'imprimerie, aux côtés de Gropius, fondateur du Bauhaus, de Klee, de Kandinsky et de tant d'autres artistes-enseignants. Classé « peintre dégénéré » par le régime nazi, il retourne en 1937 aux États-Unis, où il finira ses jours.

« Oui, l'ombre. Cadrage fixé d'une ombre, c'est bien dans cette visée que j'ai entrepris ce grand voyage autour d'un artiste, tout de digressions et d'incidences, cercles concentriques l'entourant de près ou de loin. En toute cité de culture germanique où je passe, je me rends si elle en dispose au musée d'art, en quête éventuelle d'une œuvre de Lyonel. Ainsi à Vaduz, Liechtenstein, sont exposés un Beckmann et un Kirchner ; à Winterthur, en Suisse, un Friedrich et un Böcklin. Pas de Feininger. »

« Lyonel Feininger a entretenu jusqu'à sa fin une correspondance assidue avec ses compagnons de l'expressionnisme et du Bauhaus, Schmidt-Rottluff, Heckel, Muche, Marcks. A ce dernier il écrivait en 1948 : « il est étonnant de voir comment le passé continue de vivre en nous, transfiguré et non pollué, et, à certains moments, il inspire un nouvel élan et une nouvelle énergie créatrice. Globalement, quand je regarde en arrière, je vois une vie qui me paraît aujourd'hui avoir été presque paradisiaque. » Il disparaît le 13 janvier 1956, treize ans avant que nous nous rencontrions. »

BOREALES (2019)

*« Récit autant rêvé que vécu d'une affinité » pour la Suède
« La Suède comme souvenir d'enfance ? Je m'aperçois de la prégnance du pays dans mon histoire personnelle, bien au-delà de ce que j'aurais conjecturé au début de ce voyage sentimental. De la confiture d'airelles rapportée par un père attentif comme madeleine mémorielle. De l'exaltation de l'effort physique comme morale. Au vieux stade Yves-du-Manoir de Colombes où nous nous rendons en train de banlieue faute de disposer d'une voiture, je vois courir le Suédois Dan Waern. Je suis au premier rang du virage, je le regarde venir vers moi, je n'oublierai jamais ce visage déchiré par la souffrance, comme en une agonie. »*

Souvenirs de voyages, de rencontres, de lectures, de films ramènent Olivier Barrot vers ceux des créateurs et des personnages qui l'ont marqué. Il entreprend donc un voyage vers la Suède...

« Combien d'années depuis cet autre voyage en Suède, en automobile depuis Paris cette fois, hivernal, étendu jusqu'à la Norvège ? Des heures de parcours entre lacs gelés et forêts de sapins, paysage immuable, sans fin, semé de fermes isolées que j'imagine peuplées de personnages comme chez Strindberg ou Tchekhov, dans une attente existentielle. Julien Gracq, je me remémorais un passage de ses Lettrines, s'était lassé de ces étendues boisées, monotones et obsédantes à ses yeux. Un col frontière, aucune différence d'un bord à l'autre. Noël est passée, mais on n'a pas encore retiré les décorations et les banderoles de fêtes. Seule la neige de la route a commencé de fondre. La haute église, de brique évidemment, n'offre que portes closes et stalactites. J'arrête le moteur. Une unique sonorité me parvient, le croassement des corbeaux. Me reviennent ces mots de ma mère, il y a si longtemps : « Tu n'aimes que les choses sinistres. »

Pour retrouver entre autres Lars Noren qui confie : *« J'ai attendu impatientement de devenir vieux, Parce que cela pouvait être un moyen d'échapper à ce que les gens attendent de vous. D'une certaine manière, j'ai quitté le monde. Je dis non, je veux être seul, écrire. »*

Je pensais que devenir vieux rendrait plus évident ce droit de ne pas participer. Mais le corps est plus fatigué, donc plus vulnérable. Tout prend plus de temps, tout est plus compliqué et confus, se souvenir par exemple (...). Je ne sais pas si j'ai peur de la mort. Non, je n'ai pas peur. J'ai vraiment ce rêve : je suis assis dehors sous les arbres, très vieux, et je laisse mon esprit s'échapper. Le soleil, le jardin, personne n'a plus besoin de moi, je peux juste me laisser m'en aller, loin. »

Ingmar Bergman dont il est un spectateur fervent depuis ses premiers films... « *Oui, Bergman, ou la révélation. Un demi-siècle que je vis son œuvre, qui m'est dévoilée à peu près en même temps que les toiles de Magritte et les romans de Modiano, puissances tutélaires définitives. Je crois que Bergman a fait entrer l'être, l'ontologie dans le cinéma. »*

Il salue Strindberg et les Ballets suédois et se faufile encore au Dramaten, où il retrouve Bibi Andersson. « *De l'éveil des sens à l'appel de l'au-delà, de la perte de la raison à la violence du désamour, elle incarne les extrêmes par un frémissement de l'épiderme, un plissement de paupière, un tressaut perceptible de l'âme. »*

UNITED STATES (2017)

Raconte l'amour de l'Amérique qu'Olivier Barrot considère comme une deuxième patrie.

« *Toujours, je me suis senti américain aussi. Atavisme d'un père maîtrisant la langue, que ses affaires menaient régulièrement vers le Nouveau Monde en une époque où l'expression « long courrier » revêtait encore un sens ? C'est en sa compagnie que j'accédai pour la première fois aux Etats-Unis il y a près d'un demi-siècle, voyage inaugural qui serait suivi de centaines d'autres, de centaines, oui, qui m'ont rendu cette destination plus familière qu'aucune autre hors de France, et permis de maîtriser l'anglais comme une seconde langue maternelle ou presque. »*

« *Ainsi donc il est possible d'appartenir à deux pays. Scène fondatrice comme cette décision du moment, définitive : consigner par écrit les instants et les rencontres, les paysages et les projets. Jamais de photos. Des feuillets innombrables qui pourraient donner des livres. Ecueil ? Le dérisoire et l'oublié. Perrichon dans la pièce de Labiche : « Ma fille, voici un carnet que j'ai acheté pour toi (...), pour écrire (...) nos impressions de voyage. Tu écriras, et moi je dicterai. »*

Ainsi, nous convie-t-il à un voyage de ville en ville. Los Angeles, Baltimore, Boston, Seattle, New York, « *cathédrale du monde qui, depuis un siècle, a supplanté Paris. New York, qui illustre les plus colossaux des mythes de l'Occident et de l'Orient biblique, Babel, Léviathan, Béhémoth, sans jamais cependant inspirer l'effroi mais au contraire le désir* », convoquant à chaque étape paysages et personnages, anonymes et illustres.

MITTELEUROPA (2015)

Désirant retrouver les traces de sa grand-mère maternelle originaire de la lointaine Bessarabie (l'actuelle Moldavie), Olivier Barrot accomplit « *un voyage mental, un voyage historique, un voyage littéraire, un voyage artistique. Des décennies que je m'y prépare, sans en cerner tout à fait les contours, mais je ne suis pas le seul. »*

« *Depuis des années je songe à ce livre. Des dizaines d'articles ordonnés, des centaines -oui, je crois bien, des centaines- d'ouvrages assemblés sur l'Allemagne, sur le nazisme, la collaboration, Vichy, la Shoah, la Résistance. Dans cette bibliothèque qui ressemble désormais à une librairie, l'Allemagne et les thèmes connexes constituent, et de loin, le sujet le plus représenté. Je ne puis plus différer l'entrée en scène directe du principal protagoniste de cette vaticination continentale. »*

« *Cette étonnante carte de l'Europe nouvelle qui nous avait été léguée par la défaite du Reich et l'immédiat affrontement entre Washington et Moscou vainqueurs et alliés, je ne pouvais qu'aller l'observer sur le terrain, en son point le plus symbolique, Berlin. Si l'on admet que le voyage, c'est bien davantage le mouvement lui-même que la destination, alors Berlin-Est « valait le voyage » selon la formule du Guide Michelin, ne fût-ce que par le nom de ses quartiers, Lichtenberg, Köpenick, Prenzlauer Berg, Treptow. Berlin capitale, non plus de la Prusse mais d'un pays neuf devenu en quarante ans d'une économie plus que dirigée la septième puissance industrielle du monde. »*

« Comment ne pas s'interroger ? J'écris ce texte métis dont l'Allemagne est le personnage principal, moi qui ne parle pas sa langue, mais sais la prononcer sans faute et entretiens avec elle depuis toujours une sorte de familiarité d'empathie... »

En fin, *« Je ne puis achever cette pérégrination autrement qu'en m'arrêtant sur ce que l'Allemagne a aussi conféré au monde, qu'on a à tort considéré comme indicible, innommable, impensable... »*

« En 1991, je visite au musée d'Art contemporain de Los Angeles une prodigieuse rétrospective qui recrée, y compris dans sa présentation, celle que les nazis avaient inaugurée en juillet 1937 à Munich sous un titre explicite, « Entartete Kunst », Art dégénéré. »

« C'est toute la création allemande qui se trouve de la sorte stigmatisée, condamnée, vouée à l'inactivité ou à l'exil. Le régime élu du pays le punit en se privant de ses plus éminents artistes, Allemands ou Mitteleuropéens travaillant en Allemagne, Juifs ou opposants, Klee, Schmidt-Rottluff, Chagall, Dix, Kirchner, Grosz, Feininger, Kokoschka, Ernst, Beckmann, Kandinsky, Mondrian, Jawlensky, Moholy-Nagy, Freundlich et beaucoup d'autres. L'attestation la plus explicite, influencée en droite ligne par Mein Kampf, réside dans le catalogue de la manifestation, 32 pages imprimées en lettres gothiques, et dont le contenu est affiché aux murs : « L'exposition démontrera que l'art dégénéré se met souvent au service de ce versant de l'idéologie marxiste et bolchevique dans le but de la destruction systématique des derniers restes de la conscience raciale. Tandis que la prostituée se trouve élevée au rang d'idéal moral, le nègre et l'insulaire des mers du Sud se voient considérés comme les parfaits exemples de l'idéal racial de l'art moderne (...) Il ne reste plus qu'à combattre avec détermination, de façon à ce qu'un peuple aussi raisonnable que le peuple allemand puisse définitivement chasser de telles charognes. » Cela pour les arts plastiques. »

LE FILS PERDU (2012)

« De ma famille, je n'aurai rien su. Il a fallu deviner, questionner de rares témoins, sans parvenir à troubler significativement le mutisme sur les origines, sur le passé, imposé par la tacite volonté paternelle. Nul doute que c'est ce silence quasi ontologique qui m'a préparé à subir le choc littéraire le plus définitif, le plus absolu, le plus fondateur de mon existence, quand j'ai, en même temps que bien d'autres, découvert Patrick Modiano. »

Dès lors Olivier Barrot cherche-t-il à percer l'énigme de son père, résistant actif pendant les années de guerre.

Né Bloch, son père choisit le porter le nom de Barrot, bien avant la guerre et pour des raisons inconnues.

« Mon père aurait écrit sous pseudonyme dans L'Intransigeant de Léon Bailby, vers 1935. Service militaire en 1937, deux ans, prolongés à la déclaration de guerre de septembre 1939. Cinq ans de mieux sous les drapeaux, jusqu'à la défaite, puis dans la clandestinité. Nouveaux changements de noms, exigés par un intense engagement dans la Résistance, à Nice puis à Lyon, attesté par des décorations, Légion d'honneur, Croix de guerre, Médaille de la Résistance, des citations dans les livres, celui d'Henri Noguères notamment, et les souvenirs épars des contemporains, à ce jour tous disparus et à peine questionnés de leur vivant, par pudeur, par rejet familial de l'autobiographie. »

Un père silencieux dans l'intimité, mais qui devient extraverti dès lors qu'il s'agit de jouer un rôle. Ainsi l'enfant Olivier Barrot, *st « victime, objet plutôt de cet amour éperdu de la littérature. Lire d'abord, espérer écrire ensuite, s'y lancer bien plus tard bourrelé de scrupules, d'exemples à suivre, des victorieuses pulsions de l'autocensure, Jusqu'au jour où, pour d'obscurs motifs, la liberté de plume s'instille en vous. Heureux souvenirs, les meilleurs, toute réflexion faite, de ces années d'apprentissage, que ces soirées prolongées au cours desquelles notre père, à ma sœur et moi, nous lisait « mettant le ton » les textes aimés et jugés à notre portée. Si Paludes, requérait une présentation préalable, il n'en était pas de même de la trilogie de Marcel Pagnol, dans laquelle il se surpassait au point que Raimu devait, quand je le découvris, m'apparaître beaucoup moins bon comédien que lui. »* Un père qui gagnera l'amitié d'éminentes personnalités du monde du cinéma et de la littérature. Autant de rencontres dont Barrot s'est aussi nourri.

« J'ai beaucoup, longtemps, attendu un signe ou des mots de mon père. Pas très original, non plus que les substitutions inconscientes que génère cette carence. Pour moi, ce furent et ce sont les livres,

les voyages, le sport, le spectacle, et la rencontre de quelques grands hommes, renommés ou non. Pour mesurer enfin qu'en me risquant à ce "tombeau d'un père", j'aspirais à la littérature, seule en mesure d'établir le lien espéré. En Alfa Romeo avec Rossellini, à Venise avec d'Ormesson, en cuisine avec Vernant, au cirque avec Tchernia. Sur scène, non loin de Labiche, de Jouvet, de Vilar, des Frères Jacques. À la NRF, dans l'ombre de Gide et de Modiano. Sur l'écran de Truffaut, de Semprún, sans oublier les pelouses du Parc des Princes et de Colombes, ni la terre battue de Roland-Garros. »

Et au-delà de ce voyage intime et périlleux dans les souvenirs liés au père, l'évocation d'une vie, celle de l'auteur de ces pages. L'enfance, la lecture et le théâtre ; l'adolescence et le goût du voyage ; enfin, les moments forts de son activité de journaliste. Une existence riche en voyages, lectures et rencontres.

« La filiation inconsciente, l'identification refoulée. Tant d'années vécues dans l'attente toujours déçue d'une reconnaissance qui ne pouvait pas s'exprimer. J'ai aimé par analogie la littérature, le sport et le spectacle, avec absolue sincérité toutefois, et j'y ai ajouté l'insatiable dilection des voyages. Mais j'ai d'abord éprouvé au théâtre comme une révélation, dont je n'ai mesuré la profondeur que bien des décennies plus tard : je me suis toujours défini comme un laborieux tardif, le contraire du génie précoce. »

DES LIVRES & DES JOURS (1999)

« Dire ce qui me touche, parler à un grand nombre de ce qui me paraît beau et digne, inciter au partage par la médiation, telle était sans doute ma vocation, dont je pris conscience à vingt ans. Une forme de redistribution désintéressée de la culture, dont les incidences politiques sont puissantes. A dix ans, je vis Daniel Sorano interpréter Argan dans Le Malade imaginaire de Molière, qu'il avait mis en scène au TNP de Jean Vilar. »

« Mais que de détours pour la plupart involontaires avant que de parvenir à ce qui est aujourd'hui le plus fort de mes engagements professionnels, celui de dire tous les jours pourquoi tel ouvrage m'a séduit, en quoi il me semble susceptible d'intéresser ceux qui me regardent. »

Ainsi naît *Un livre, un jour*, émission lancée le 9 septembre 1991, animée par Olivier Barrot, produite par Olivier Barrot et Delphine Japhet.

« Un vendredi d'avril 1991, je reçois un coup de téléphone de Jacques Chancel, à l'époque directeur de l'antenne de FR3, qui me demande de passer le voir. Journaliste grand public, il songe à une nouvelle émission littéraire dont il me jette les principes : très courte, quotidienne, diffusée à un horaire de bonne écoute. Pas de titre encore, ni de durée fixée, pas de producteur désigné : Suis-je intéressé ? Oui, bien sûr. »

« Combien de fois m'a-t-on interrogé sur la réalité de mes lectures ? Au début, surtout. Mais à la télévision, on ne ment pas longtemps. **Je suis né dans les livres, j'ai toujours lu, et cette émission ne m'a pas fait lire davantage mais autrement, d'autres choses.** M'écouterais-je sans nulle autre obligation, je relirais en permanence Giraudoux et Larbaud, Chateaubriand et Gide, Rousseau et Anatole France, Baudelaire et Hugo. Mais aussi Modiano et Yourcenar, Bove ou Simenon et le Colombien Alvaro Mutis, bien plus grand à mes yeux que son glorieux compatriote Garcia Marquez. Il n'est pas un livre dont j'ai parlé que je n'aie lu, deux fois le plus souvent. Le texte que je dis devant la caméra, je l'écris au dernier moment, juste avant la prise. Imprimé, il représente environ une page, et je m'amuse à penser que leur publication donnerait en toute logique un volume de plus de deux mille feuillets. Quant au choix ultime des ouvrages présentés, il m'incombe en propre, je l'ai toujours effectué en conscience et sans la moindre contrainte. Toujours, il s'est agi d'équilibrer les styles, les éditeurs, les difficultés d'accès, les genres littéraires. **Aucun secret, mais des milliers d'heures de lecture et une haute idée de la tâche qui m'est assignée. J'ai pensé depuis l'origine qu'il importait moins de servir la littérature que les livres, moins les livres que la lecture, vecteur de l'indépendance et de la solitude féconde.** »

En 2014, Olivier Barrot nous livrera 200 chefs-d'œuvre de toutes les époques dans son ouvrage **UN LIVRE UN JOUR, UN LIVRE TOUJOURS**, paru aux Editions de la Marinière. Ainsi revient-il sur chacun de ces livres à travers des notices courtes. Il donne son point de vue personnel sur chaque livre et des conseils de lecture.

